



HAL
open science

Entretien avec Honoré Tchatchouang Ngoupeyou. Préciosité des biens coutumiers au Cameroun

Franck Beuvier

► **To cite this version:**

Franck Beuvier. Entretien avec Honoré Tchatchouang Ngoupeyou. Préciosité des biens coutumiers au Cameroun. *Gradhiva: revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 2019, 30, pp.109-127. 10.4000/gradhiva.4699 . halshs-03889208

HAL Id: halshs-03889208

<https://shs.hal.science/halshs-03889208>

Submitted on 7 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Précieux et précieux au Cameroun. Regard sur les biens de valeur en pays Bamiléké. Entretien avec Honoré Tchatchouang Nguoupeyou

Par Franck Beuvier

Entretiens réalisés les 23 mai et 17 juin 2019.

Conservateur du patrimoine, Honoré Tchatchouang Nguoupeyou était, jusqu'en juin 2019, responsable des affaires culturelles du programme « La Route des Chefferies ». Impliqué depuis 2008 dans ce projet patrimonial intéressant les chefferies Bamiléké de l'Ouest du Cameroun, il fut successivement responsable du Service des publics du musée des Civilisations de Dschang (2010-2013), médiateur culturel de La Route des Chefferies (2013-2014), et directeur du musée de la chefferie de Bangoua (2014-2015). Historien de formation et ancien élève international à l'Institut National du Patrimoine, Honoré Tchatchouang Nguoupeyou prépare actuellement une thèse à l'Université de Cergy-Pontoise, centrée sur les impératifs de sauvegarde des biens culturels dans cette région et les moyens de pérenniser les collections vivantes.

Franck Beuvier – Pourriez-vous revenir sur les moments importants de votre parcours ? En quelles circonstances avez-vous été associé au programme La Route des Chefferies¹ ? D'où vous vient cet intérêt pour l'inventaire, la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine des chefferies de l'Ouest du Cameroun² ?

Honoré Tchatchouang Nguoupeyou – Ma rencontre avec La Route des Chefferies s'est faite par le biais de l'une de mes enseignantes lorsque je poursuivais mes études à l'Université de Dschang : la professeure Célestine Colette Fouellefack Kana. Madame Kana avait été

¹ L'initiative d'élaborer un projet de valorisation du patrimoine et de développement culturel centré sur la région Bamiléké est lancée en 1996, mais le programme La Route des Chefferies verra le jour en 2004, sur la base de trois objectifs : la construction du musée des Civilisations et l'aménagement d'un jardin des Civilisations dans la ville de Dschang, ainsi que la construction de « cases patrimoniales » dans les chefferies. En 2006, une charte des chefferies est signée par une trentaine de souverains, et, en 2008, l'Union Européenne octroie une subvention au projet. L'association Pays de Loire/Cameroun (A.P.L.C.), créée en 1999 à Nantes et composée de camerounais, est à l'origine de la mise en œuvre du projet.

² Le nom « chefferie » fut attribuée aux sociétés centralisées occupant les plateaux de l'ouest et du nord-ouest du Cameroun. Au regard de leur étendue territoriale, elles furent également désignées par « micro-État » ou par « royaume ». Toutes sont gouvernées par un chef (« fo ») et présentent une organisation hiérarchique basée sur un système complexe de titres de notabilité, auxquels sont associés des charges particulières et une position dans plusieurs confréries siégeant à la chefferie. Cet ensemble régional, comprenant les chefferies Bamiléké, celles de l'aire anglophone du nord-ouest, et le vaste royaume Bamoun, prit le nom de Grassfields.

sollicitée par les coordonnateurs du programme, invitée à mobiliser ses étudiants dans le cadre de la deuxième phase de l'inventaire qui avait été lancée en prélude à l'ouverture du musée des Civilisations de Dschang. C'est ainsi que je me suis engagé dans cette aventure de La Route des Chefferies.

S'impliquer dans ce projet satisfaisait également un désir plus personnel. J'ai grandi dans une autre région et je voulais savoir d'où je viens. Quelque chose en particulier m'interpellait : l'ambivalence de la croyance que l'on constate dans les chefferies. Les gens pratiquent le culte des ancêtres³ et s'avèrent dans le même temps très attachés à l'office dominical. Par exemple, dans la chefferie de Bandrefam dont je suis originaire, j'avais dénombré une dizaine d'obédiences. Au départ, je m'associais à La Route des Chefferies pour tenter de comprendre cela. Fin 2008, j'ai rencontré l'architecte Sylvain Djache Nzefa, co-fondateur du projet, qui m'a convaincu de son bienfondé. Il m'a offert son livre, *Les chefferies Bamiléké dans l'enfer du modernisme*⁴, dont la teneur m'a beaucoup séduit. Sylvain Djache Nzefa y dresse un état des lieux permettant de comprendre la crise identitaire que traversent les chefferies Bamiléké, en lien avec leur histoire coloniale et post-coloniale. Cette rencontre fut importante. Après quoi, je me suis impliqué dans l'inventaire, j'ai réalisé celui de la chefferie de Bangoua, aidé mes camarades dans les chefferies de Foto, Baleveng, Bafou ou Baleng. Ce travail me nourrissait, m'enrichissait considérablement.

En parallèle de l'inventaire, il y avait la construction du musée des Civilisations de Dschang. En tant qu'étudiant, je fus associé au projet pédagogique du futur musée, amené à proposer des activités en direction notamment du public scolaire. En novembre 2010, je devenais médiateur culturel au sein de l'établissement, et, peu de temps après, fus en charge de la coordination des équipes de médiateurs du musée et d'enseignants associés. C'est ainsi que l'on a bâti une politique des publics, pionnière à l'échelle du Cameroun. Un partenariat avec le ministère des enseignements secondaires s'est noué, et, à l'occasion de la Journée internationale des langues maternelles, un diplôme nous fut remis. C'était là une première reconnaissance officielle du travail accompli.

En juin 2013, je quitte le musée des Civilisations pour devenir directeur du musée de Bangoua. Le chef me sollicite à l'époque car son musée n'est pas achevé. On se met donc au

³ Hommages cérémoniels rendus aux défunts. La référence aux morts est omniprésente au quotidien, lesquels sont réputés s'intéresser aux vivants et veiller au respect des lois coutumières. Ils se manifestent régulièrement, sollicitent ou réprimandent leurs descendances en cas d'oubli ou de manquement à leur égard. Les défunts requièrent des soins particuliers, et, périodiquement, il convient de les apaiser.

⁴ *Les chefferies bamiléké dans l'enfer du modernisme. Architecture, ethnologie, art au Cameroun*, éditeur Sylvain Djache Nzefa, 1994.

travail pour mener ce projet de « case patrimoniale⁵ » à son terme, avec l'installation de l'exposition permanente consacrée à la chasse. L'expérience fut intéressante pour une autre raison : je vivais pour la première fois au cœur d'une chefferie. J'avais envie de comprendre les choses de l'intérieur, et j'ai donc vécu plus d'un an à Bangoua. Je fus témoin des rituels, de tous les rituels : ceux que l'on voit comme ceux que l'on ne voit pas. Une certaine complicité s'établit avec le chef, et je l'accompagnais presque tous les week-ends chez les autres souverains, dans les treize chefferies environnantes. C'est en faisant cette expérience du terrain que j'ai commencé à saisir le fonctionnement des chefferies.

L'un des enjeux résidait dans le développement d'activités propres à dynamiser les cases patrimoniales. À Bangoua, on a donc organisé des « Journées culturelles inter-communautés », et c'est ainsi qu'une délégation de la communauté Sodiko, une chefferie de Douala, est venue une semaine à Bangoua. Cette initiative rencontra un réel succès, et je fus nommé ensuite responsable de la médiation du réseau Route des Chefferies, avec pour mission de reconduire ces rencontres en s'appuyant sur les cases patrimoniales construites dans les autres chefferies partenaires du projet. Aujourd'hui, je m'attache à tisser un réseau d'enseignants associés afin de mobiliser les publics locaux. Le développement des musées en Afrique se fera avec les acteurs de la société civile, en lien principalement avec le milieu éducatif. C'est le pari que nous faisons. Nous avons donc organisé des sessions de formation, et lancé l'idée de « club-musée » et de « kermesse inter-scolaire ». Dans le premier cas, il s'agit de créer des groupes dans les établissements scolaires, chargés d'imaginer des activités pour les musées existant sur le territoire. Dans le second cas, il s'agit de rassembler sur le site d'un musée ou d'une case patrimoniale cinq à dix mille enfants issus d'établissements du secondaire. L'expérience est intéressante, car l'on constate que ce sont ces publics qui, finalement, prennent possession des lieux.

Lorsque je fus nommé responsable des affaires culturelles de La Route des Chefferies, une autre mission vint s'ajouter. À côté du développement de la politique des publics, il me fallait prendre en charge le volet conservation des musées du réseau. Je fus amené à coordonner les projets de création de nouvelles structures, en me consacrant essentiellement aux aspects scientifiques et muséographiques. Parmi ces projets, on peut citer plusieurs réalisations : le musée de Bapa, avec pour thème central « Hommes, nature et croyances » ; le musée de Bafou consacré au totémisme ; le musée de Bamesso dédié aux funérailles ; et, récemment, le musée de Bamendankwe dans la région du Nord-Ouest⁶, un très beau projet

⁵ Nom donné aux musées de chefferie dans le cadre du programme.

⁶ Région limitrophe, située au nord des chefferies Bamiléké, regroupant les chefferies anglophones.

centré sur le thème de la justice, de la perception du droit et de ses applications, avec l'idée de croiser les points de vue traditionnel et moderne.

Qui dit conservation dit objet. Et sur ce plan, les problématiques en Afrique divergent considérablement de celles que vous connaissez en Occident. Dans le cas des musées de chefferie par exemple, on se rend compte que moins de 20% des objets sont exposés. Ce qui veut dire que la grande majorité est stockée dans des lieux inaccessibles aux professionnels des musées. En réalité, la majeure partie ne peut être conservée que par les détenteurs de ce patrimoine. Il y a des raisons coutumières à cela. L'objectif est donc d'imaginer des politiques de conservation « participative ». Ce constat va de pair avec un second : le caractère vivant du patrimoine. Les objets patrimonialisés, exposés dans les musées, sont également des objets coutumiers qui participent de la vie sociale et culturelle de la chefferie. Ces objets sont pris dans des va-et-vient entre le site du musée, les lieux de rituels et les places de cérémonie. Quand l'objet est au musée, il est sous la responsabilité du conservateur. Quand il sort, il ne l'est plus, dès lors confié aux soins des dignitaires⁷. Il y a là une différence fondamentale entre les formes de sauvegarde envisageables ici et celles institutionnalisées en Occident. C'est le défi que nous devons relever, et une politique de conservation ne peut se concevoir en dehors de cette réalité.

F. B. – Je reviens sur l'un des premiers temps que vous avez évoqué : l'expérience vécue à la chefferie de Bangoua. Lorsque le chef vous demande d'achever son musée. De quels objets parle-t-on ? Comment imagine-t-on cet inventaire ? Quels critères retenus pour quels choix d'objets, et sur la base de quelle documentation ?

H. T. N. – À l'origine, ce fut un apprentissage empirique. Nous étions tous issus de formation universitaire classique, sans réelle connaissance en histoire de l'art des chefferies. La Route des Chefferies avait organisé une formation à la méthodologie de l'inventaire, axée principalement sur la manière de renseigner les fiches. Mais rien ne nous a été dit sur la manière de s'y prendre sur le terrain. On a donc appris sur le tas, avec toutes les erreurs que cela implique. Lorsqu'on arrivait dans les chefferies, on découvrait les objets pour la première fois. Ces objets étaient ceux que le chef et sa communauté voulaient bien nous présenter pour l'inventaire. C'est avec le temps qu'on réalise que les objets montrés n'étaient ni les plus représentatifs ni les plus importants. Les chefs bamiléké ne dévoilent pas leur collection au

⁷ L'auteur se réfère ici aux notables de la chefferie. On distingue généralement trois grands corps de dignitaires : les 9 notables et assimilés d'un côté, les 7 notables et assimilés de l'autre, et les fils de chef (les « princes »).

premier venu, et il faut instaurer un climat de confiance avec le chef et les équipes de la chefferie pour que, progressivement, on vous ouvre les portes.

Durant cette première phase, on ne peut parler de critère d'inventaire au sens propre du terme. Parallèlement, on devait rédiger une petite monographie des chefferies concernées. L'exercice s'est avéré utile. Ça nous a permis de bien comprendre l'histoire de la chefferie, de contextualiser le registre d'inventaire et d'avoir un certain recul par rapport aux informations données par les personnes-ressources. Travailler conjointement sur les monographies de chefferie et les fiches individuelles des objets faisait apparaître des non-dits, des omissions ou des informations contradictoires. Chaque chefferie met en avant une histoire officielle, qui passe sous silence les questions qui fâchent. Notamment les conflits armés entre chefferies, qui pouvaient s'accompagner de pillages et d'incendies volontaires. Il peut donc y avoir des objets « litigieux », par rapport auxquels les chefs préfèrent taire l'histoire. Ou bien ils choisissent de les mettre au secret. Je me rends compte aussi combien on s'est appuyé sur la documentation existante au cours de cette première phase d'inventaire, sur les travaux de Pierre Harter et de Raymond Lecoq⁸ en particulier. Ces travaux ont valeur de documentation historique, mais ne peuvent rendre compte de l'identité des objets aujourd'hui. De la perception qu'en ont les populations.

F. B. – Dans ce temps des premiers pas dans l'inventaire, vous dites que vous n'aviez pas accès aux « vrais » objets finalement. Aux objets représentatifs ou importants pour reprendre vos mots. Au fil de la relation nouée avec le chef de Bangoua, comment votre regard va-t-il évoluer ? Quelles « collections » va-t-il finalement vous montrer ? Y a-t-il, d'une certaine façon, des objets plus précieux que d'autres, et pourquoi ?

H. T. N. – La collaboration avec le chef de Bangoua a débuté en 2008. Elle demeure étroite aujourd'hui. Sans cette complicité, jamais la totalité du patrimoine du royaume ne m'aurait été révélée. Par rapport aux objets, il y a un discours stratifié. Je dirais un discours « en

⁸ Raymond Lecoq est détaché au Cameroun en 1945 avec pour mission de réorganiser l'enseignement de l'artisanat. Après avoir dirigé l'École artisanale d'Ebolowa, il prend la tête de l'École professionnelle de Bafoussam, dans la région Bamiléké. En 1946, Lecoq entreprend l'inventaire des productions plastiques, et, pendant presque deux ans, il visite une quarantaine de chefferies, réalise plus d'un millier de clichés et deux cents dessins illustrant l'ensemble des formes d'expression. En 1953, il publie le premier ouvrage dédié à ces arts : *Les Bamiléké. Une civilisation africaine*, Paris, Présence Africaine. Étudiant en médecine, Pierre Harter effectue un premier séjour en pays Bamiléké en 1952, puis sera affecté au service de santé de Dschang entre 1957 et 1958. Collectionneur, Harter va également mener un travail de repérage et de documentation des expressions plastiques et des biens de valeur des chefferies. Entre 1979 et 1985, il fera des missions d'étude régulières, en vue notamment de finaliser la préparation d'un ouvrage de référence, paru en 1986 : *Arts anciens du Cameroun*, Arnouville, Arts d'Afrique Noire. Leurs travaux respectifs contribueront à la reconnaissance des arts de la région.

étages ». Il y a ce qu'on dit et ce que l'on doit savoir des objets. Et il y a ce qu'on ne dit pas. Et puis, le degré de connaissance diffère selon les personnes. À la chefferie, certains savent, d'autres ne savent pas. Ce savoir différencié et stratifié est un reflet de l'organisation complexe des chefferies.

Parler d'objets précieux requiert une certaine prudence. Précieux par rapport à quoi ? Précieux par rapport à qui ? Précieux par rapport à quel moment, à quel contexte, à quel espace géographique ? Il y a des objets apparemment anodins qui, tous les trente, quarante ou soixante ans, peuvent valoir tout l'or du monde. Pour l'intronisation d'un nouveau chef par exemple, on peut utiliser des objets d'une grande simplicité. Je pense à l'un des objets les plus précieux de la chefferie de Bangoua : le filet de chasse de fondation. Les ancêtres fondateurs de la plupart des chefferies furent des rois-chasseurs. Le socle de la structure sociale des chefferies repose en grande partie sur cette figure du chasseur, bien repérable dans les rituels d'initiation. Il se trouve que Bangoua fut fondée par un chasseur venu de la chefferie de Bandrefam. À l'origine, il y a aussi ce lien filial qui s'avère très important. Ce lien perdure aujourd'hui. C'est parce que mon grand-père, le chef de Bandrefam, m'avait introduit auprès de son fils⁹, le chef de Bangoua, que j'ai pu être accepté, et progressivement autorisé à pénétrer dans les différents lieux de la chefferie. Au cours de l'initiation du nouveau chef, il y a la cérémonie du filet de chasse qui entérine symboliquement la transmission du pouvoir au récipiendaire, en même temps qu'elle marque la filiation entre ce dernier et l'ancêtre fondateur, le roi-chasseur. Voilà un exemple d'objet précieux qui ne dit rien à personne au quotidien, et dont la plupart des gens ne connaissait pas l'existence. Ce filet n'est pas conservé à la chefferie pour des raisons coutumières que je ne peux dévoiler.

Le précieux peut être fonction d'une valeur d'échange. Je pense par exemple aux objets perlés. À l'époque de la traite, on échangeait des esclaves contre des perles et des cauris. Pour marquer leur importance, les perles et les cauris furent utilisées pour décorer les objets de souveraineté : trônes,alebasses, tabourets royaux, ou les célèbres costumes et masques éléphants¹⁰. Malgré les incendies qui sévirent pendant la guerre du Maquis¹¹, on trouve encore ce type d'objets dans les chefferies de Bandjoun, de Bamendjou, de Baham ou de Baleng. Ce

⁹ Le terme de « fils » utilisé renvoie à une position classificatoire, issue de la généalogie des fondateurs des royaumes.

¹⁰ Le masque éléphant constitue un motif récurrent dans la littérature spécialisée. Ce masque est porté par les membres de certaines confréries, qui apparaissent en public lors des funérailles de l'un d'entre eux, et à l'occasion de circonstances cérémonielles ou officielles. Ils se produisent notamment dans le cadre de l'accueil des administrateurs en tournée. Photographiés dès 1913, ces masques deviennent un objet prototypique de l'art de la région à partir de la publication de l'ouvrage de Lecoq en 1953.

¹¹ Sur fond d'indépendance et de rejet de l'ordre colonial, la guerre du Maquis, qui débute en 1957, prend la forme d'une guerre civile dans la région Bamiléké. Un climat de terreur règne pendant près de dix ans, et la quasi-totalité des chefferies partent en fumée. Le souvenir funeste du conflit demeure dans toutes les mémoires, et pèse sur le devenir contemporain des chefferies.

sont des objets qui entrent aujourd'hui dans la catégorie du précieux parce que, comme on le dit chez nous, « on ne les trouve plus ». Les perles que l'on vend actuellement sur le marché sont très différentes.

Prenons un autre exemple, tiré de la chefferie de Bandrefam. Après l'incendie de 1961, il y eu quelques « objets rescapés ». Parmi ces objets, plusieurs bracelets que les épouses du chef portaient autrefois à la cheville pour souligner leur différence par rapport aux autres femmes. Ces bracelets sont conservés aujourd'hui au panthéon des ancêtres de la chefferie. Ça entre dans la catégorie du précieux, du très précieux ! Je pense aussi au collier de mon grand-père, un collier qu'il a hérité des chefs précédents et qu'il conserve jalousement. Il ne s'en sépare jamais. Un rapport affectif à l'objet se joue, et je le considère aussi comme un objet précieux.

À la chefferie de Bamendjou, est conservée la pierre de fondation du royaume. Cela veut dire que, malgré les migrations et les changements de sites retenus pour bâtir la chefferie, la population a tenu à garder cette pierre. Elle est aujourd'hui entreposée dans le musée de la chefferie, extraite tous les deux ans à l'occasion du festival patrimonial *Chepan*. La pierre est portée majestueusement jusqu'au lieu de cérémonie pour ouvrir le festival. Sans cette pierre, pas de *Chepan*. Voilà un autre exemple d'objet précieux.

Je change encore de registre, en évoquant les objets « en diaspora ». J'appelle « en diaspora » les objets conservés dans les musées occidentaux. Pour les communautés, ces objets font partie des choses précieuses, bien qu'il soit amusant de constater que certains sont des copies, des objets commandés, voire des objets touristiques. D'autres encore n'ont jamais fait partie des communautés, mais ils s'avèrent précieux en raison de leur place dans les musées.

Prenons cet autre cas : il y a chez nous des rituels qui s'étalent tout au long de la vie, qui marquent par exemple des paliers franchis dans le rang de la notabilité. On conserve ces objets issus de ces moments initiatiques, lesquels sont considérés précieux aux yeux des personnes concernées. Pour rien au monde, un chef ou un notable n'échangerait son tabouret d'initiation contre autre chose. C'est impensable. Ainsi, le précieux, pour moi, renvoie à une valeur relative. C'est un registre qui fluctue en fonction des époques, des enjeux sociétaux, des objectifs politiques, du regard finalement que les populations portent sur certains objets.

Pensons à la rencontre avec l'Occident, qui a profondément modifié le rapport au précieux. On peut s'en rendre compte en observant les peintures murales que l'on rencontrait dans les chefferies dans les années trente à soixante. À côté des représentations d'animaux symboles de la royauté, des épisodes importants de l'histoire des chefferies, on trouve des

motifs religieux empruntés à la chrétienté. Ces représentations vont elles-aussi relever du précieux. Le cas de la photographie est aussi très parlant. Les statues d'ancêtres, conservées d'une génération à l'autre, vont être remplacées par des portraits de chef. Pierre Harter raconte que, à l'époque, le chef de Batoufam était prêt à échanger ses statues de fondation contre une Range Rover. Ça veut tout dire. Je doute que le chef en question l'aurait fait, mais l'anecdote est significative.

F. B. – Une valeur relative décide finalement de la désignation du précieux. Une chose serait jugée précieuse suivant les circonstances, la situation ou l'époque. Pour ce faire, vous établissez une typologie du précieux, en distinguant les objets de fondation, les objets du sacre, les objets d'initiation et les biens de grande valeur économique. Ajoutons également ce que vous appelez les « objets litigieux », les « objets rescapés », les « objets en diaspora », et, à l'image du collier de votre grand-père, les objets d'attachement, hérités dans le cas présent. Pourriez-vous nous détailler un peu plus chacune de ces catégories ?

H. T. N. – Les objets de fondation sont d'autant plus précieux qu'ils mobilisent un ensemble de personnalités ayant autorité sur le plan de la coutume. Dans certaines chefferies, les objets de fondation sont conservés au palais et les chefs font le choix de les montrer. Dans d'autres, ils ne peuvent être vus car les notables choisis pour en être les dépositaires refusent de perdre ce privilège. Si vous êtes notable et que vous conservez un objet précieux, on fait appel à vous lorsque ledit objet est requis. Si l'objet est à la chefferie, on a plus besoin de vous. Il faut donc bien comprendre qu'autrefois les biens relevant du précieux étaient répartis entre les dignitaires du royaume pour des raisons d'équilibre des pouvoirs. Et cette répartition renvoyait à des dispositions et des compétences d'ordre coutumier.

Sur le plan symbolique, sur le plan magico-religieux, le chef ne s'initie pas lui-même. Le chef est initié par un ensemble de personnes. L'initiation est la somme de plusieurs actes, un processus où chacun intervient à tour de rôle. Prenons cet exemple : les anciennes alliances scellées entre les chefferies sont exprimées en termes coutumiers. Ainsi, le chef de Bapa « arrête¹² » le futur chef de Bandenkop, et le chef de Bandenkop est appelé à arrêter le futur chef de Bapa. Ce ne sera jamais quelqu'un d'autre¹³. En matière de fondation et de

¹² Le terme « arrêter » désigne l'acte par lequel une personne assermentée présente publiquement le successeur au trône en lui prenant la main.

¹³ Remarque précisée à la relecture : « Les peuples Bapa et Bandenkop entretiennent une alliance de sang. Ils sont les descendants de deux frères jumeaux, Tchouanmegne et Boumegne, venus de Bamendou. Les deux peuples frères sont liés par une disposition testamentaire. Ainsi, le chef Bandenkop conserve le testament du chef de Bapa, et le chef de Bapa celui du chef Bandenkop. (H.T.N.) »

succession, les objets sont aussi précieux que les personnes. Je dirais aussi que les personnes contribuent à produire la préciosité des objets. Un tabouret royal acheté chez un artisan ne devient précieux que parce qu'il est destiné à servir lors de l'intronisation d'un nouveau chef. Le tabouret est dès lors lié à cette personne, et pour rien au monde elle ne peut s'en défaire. Au contraire, l'objet devient hautement symbolique à ses yeux, comme aux yeux de tous.

Pendant longtemps, les chefferies de Bangoua, Babouantou et Bandrefam ne s'entendaient pas sur le plan coutumier. Les chefs ne se rendaient jamais visite. En 2006, les Bangoua prennent l'initiative de renouer le dialogue avec les Bandrefam pour tenter de se réconcilier. Ce rapprochement, historique, fut ponctué par une série de rituels, notamment celui du « veutip¹⁴ » consistant à expier les fautes commises. Au cours des conflits successifs, quantité d'hommes avait perdu la vie. De même que de nombreux objets avaient été dérobés. Le chef de Bangoua demandait ainsi pardon à son père, le chef de Bandrefam. Au terme du processus, l'entente coutumière fut rétablie. Jusqu'alors, le chef de Bangoua régnait sans bracelet royal. Sans le bracelet authentique, j'entends. La tradition voulait que le chef de Bandrefam remette ce bracelet à son fils, le chef de Bangoua. Cet acte entérinait l'installation d'un nouveau chef. Et c'est au terme de ce processus de réconciliation que le chef de Bandrefam a remis solennellement le bracelet royal au chef de Bangoua. Sa préciosité s'en est trouvée accrue en la circonstance.

Suivant la même logique, un objet précieux peut devenir un objet « paria ». Si on estime qu'un chef régnant a trahi sa chefferie, ses biens attitrés comme son trône, perdent leur préciosité en cas de déchéance. Ils deviennent maudits en quelque sorte. Imaginons le cas où un chef, considéré illégitime dans l'ordre de la succession, décède. Pour restaurer la lignée royale, les grands notables vont choisir un successeur parmi les descendants de cette lignée, non parmi les fils du chef décédé. Le futur souverain n'usera d'aucun objet ayant appartenu à ce dernier. Tous seront mis de côté, désormais vils.

F. B. – J'en reviens aux « objets rescapés », aux bracelets de reine qui furent sauvés des flammes au moment de la guerre du Maquis. Vous dites qu'ils sont conservés aujourd'hui au « panthéon des ancêtres ». En quoi sont-ils si précieux ? Et qu'entendez-vous par l'expression « conservés au panthéon des ancêtres » ?

¹⁴ « Au terme d'un conflit meurtrier entre deux chefferies, les souverains respectifs peuvent mettre fin aux hostilités, en entérinant un "Pacte de réconciliation et de pardon" ». (H.T.N.) »

H. T. N. – Il se trouve que la chefferie de Bandrefam va quasiment perdre tout son patrimoine lors de l'incendie de 1961. Ces bracelets, en fer, vont résister aux flammes. Ils sont précieux si l'on considère à la fois la nature de l'objet et la tragédie humaine que fut cette guerre. Voici ce que m'a expliqué Jiejip Pouokap Joseph, chef de Bandrefam : « ces bracelets sont la preuve que la chefferie résiste aux turpitudes de l'histoire. » Ces bracelets sont la preuve que les ancêtres lui parlent, a-t-il ajouté. Ce sont des objets qui datent du XVI^e ou du XVII^e siècle. Ce sont de très vieux objets. Vu que le chef a perdu nombre d'habitants de son village à cette époque, ainsi que beaucoup d'objets, il range ces bracelets au « panthéon des ancêtres », dans le sanctuaire où sont entreposés les crânes des anciens chefs. Ils font figure de reliques en quelque sorte.

F. B. – Vous soulignez l'attachement que votre grand-père porte à son propre collier. Ce collier lui a été légué par son père. Parmi les objets dont il a hérité, pourquoi ce collier revêt-il une valeur si particulière ?

H. T. N. – Ce collier a un statut particulier. Il n'est pas en fer mais fait de grosses perles de verre. Bien que fragile, ce collier a survécu à plusieurs conflits. Le chef voit en cet objet un objet porte-bonheur. Il le porte en chaque circonstance importante, lors de toutes les cérémonies. À l'occasion de rencontres avec d'autres chefs, il me disait : « Je porte ce collier, et quand je regarde mes homologues, je ne vois personne avec un collier aussi ancien que le mien. » Parfois, il ajoutait : « quand je le mets, je suis en sécurité ». Les objets précieux, utilisés au quotidien comme ce collier, sont généralement des objets « chargés ». Ils relèvent du magico-religieux.

F. B. – Ce collier « chargé » est donc, suivant l'expression consacrée, un objet « compliqué ». Un objet doté d'une certaine puissance, acquise à la suite d'un traitement particulier. Qu'en est-il de la préciosité des « objets litigieux » ? Des objets pris lors de conflits ?

H. T. N. – Un objet « compliqué » peut être un objet à première vue banal, qui passe inaperçu. Il est pourtant précieux. Là, bien sur, on est loin des canons esthétiques occidentaux.

Ce que j'appelle « objets litigieux », ce sont les objets qui proviennent de rapt entre chefferies ou prélevés lors de conflits. Ces objets illicitement acquis vinrent enrichir le patrimoine des chefferies conquérantes. Les chefferies les plus puissantes avaient la facheuse tendance à annexer les chefferies plus faibles et à s'accaparer, parmi les éléments du

patrimoine de ces dernières, les biens les plus prestigieux. Soit des biens qui étaient de la main d'artistes considérés de grand talent, soit des biens dont le rayonnement allait bien au-delà des royaumes de la région.

F. B. – Vous avez pris l'exemple de la pierre de fondation de Bamendjou, dont la présence semble très importante lors des festivités du *Chepan*. Pourriez-vous nous en dire davantage ?

H. T. N. – La pierre de fondation, c'est sa matérialité particulière qui fait sens. Par sa matérialité, cette pierre marque l'ancienneté de la chefferie. Parce que la communauté a pu la conserver de site en site, la pierre est sacrée. La pierre de fondation est tout à la fois un objet mémoriel, un objet historique et un objet sacré. Aujourd'hui, avec le festival *Chepan*, cette pierre de fondation gagne encore en préciosité. Pourquoi ? L'objet est porté en procession en présence du chef pendant la cérémonie. C'est une manière pour le chef de signifier à tous la puissance de l'objet. On s'en rend compte lorsque l'on voit avec quelle précaution les dignitaires portent cette pierre une fois qu'elle a été « préparée » sur le plan coutumier.

Au début du festival, le chef vient chercher la pierre au musée. Puis l'objet passe d'abord entre les mains des initiés¹⁵, déposée dans un lieu tenu à l'abri des regards, avant de réapparaître. Et lorsque la pierre réapparaît, elle est enveloppée de feuilles que l'on appelle « mbépot ». On utilise notamment ce type de feuille dans le cadre de l'initiation des futurs dignitaires. Elles sont portées sur la tête. N'étant pas initié, je ne puis en dire plus.

F. B. – Qu'en est-il sur place de la perception des objets que vous appelez « objets en diaspora », qui nourrissent les collections des musées occidentaux ? Vous disiez qu'ils sont considérés précieux, alors même que leur nature semble parfois incertaine.

H. T. N. – Ces objets deviennent précieux en raison de leur statut symbolique. Ce sont des objets témoins. Dans le cas des chefferies qui n'ont plus de patrimoine, dont tous les objets ont été pillés, incendiés ou négligés, la présence de quelques-uns dans les musées occidentaux s'avère très importante aux yeux des chefs concernés. Ils font figure de témoins irremplaçables du passé de leur chefferie. Leur présence témoigne d'une légitimité, d'un rayonnement, qui semblait perdu. Constaté que de grands musées conservent quelque chose de chez vous est source de fierté. Et la valeur monétaire acquise par l'objet ne fait que

¹⁵ Il s'agit de notables assermentés.

renforcer ce sentiment. On se dit que ce bout de bois doit être très précieux pour valoir une telle somme. Chacun se dit aussi que, pour atteindre de tels prix, les objets en question devaient être très puissants. Et les mesures de sécurité prises pour assurer leur pérennité confirment d'une certaine façon le pouvoir des objets. Certains sont même conservés au Vatican ! Preuve qu'ils sont très puissants et très précieux.

F. B. – Vous souriez en disant cela. Force est de constater que, entreposés au Vatican, nos objets ne peuvent se défaire d'une aura de sainteté ! Ils oscillent entre l'objet de culte et la relique. Je voudrais terminer par l'un des derniers sujets que vous avez abordé : l'introduction de la photographie et ses conséquences sur la représentation du pouvoir et sur la manière de marquer son règne.

H. T. N. – Au début des années 1900, lorsque les allemands pénètrent dans la région des Grassfields, ils apportent avec eux cet objet inédit : l'appareil photographique. Foumban sera l'un des premiers lieux d'installation des allemands, lesquels noueront des relations étroites avec le roi Njoya. Le royaume Bamoun est le plus grand royaume de la région, et Foumban abrite un très vaste palais. À cette époque, le roi Njoya a beaucoup d'influence sur les chefs bamiléké. Njoya fut l'un des premiers souverains à se faire photographier. Nombre de clichés de lui, pris dans des situations diverses, sont parvenus jusqu'à nous. Njoya lança la mode du portrait, et les chefs bamiléké devinrent de grands consommateurs de ce dispositif.

Avoir sa photo, c'est aussi accéder à l'immortalité. Par la photographie, votre image devient permanente. La photo produit une image réaliste, et s'apparente en cela à une incarnation de vous-même. À l'image de l'effigie, la photographie laisse un résidu tangible de la présence des souverains. Ainsi, la photographie devient précieuse parce qu'elle relève de la magie aux yeux des populations, parce que le procédé est inédit et prisé, et parce qu'elle figure votre présence par-delà l'espace et le temps.

F. B. – Le mot de conclusion vous revient.

H. T. N. – Et bien, je livrerai le message que l'on m'a transmis : tu ne peux regarder devant toi si tu ne sais pas d'où tu viens. Quand tu sais d'où tu viens, tu peux marcher la tête haute car tu te sais protégé. Chez nous, l'image de la protection renvoie aux racines, où l'on puise l'inspiration, l'expérience et le savoir. Cela m'amène à dire un dernier mot au sujet de la valeur de la transmission culturelle aujourd'hui. Le précieux, c'est ce que nous bâtissons et

léguons aux générations futures. La Route des Chefferies a donné de l'élan à une nouvelle forme de transmission en direction des jeunes et des très jeunes. Les cases patrimoniales se posent dorénavant en points de repère pour les élèves venus les visiter. Ces écoliers font part de leur expérience à leur famille, comme ils inviteront peut-être demain leurs benjamins à venir les découvrir.